

Libretto

HOWARD CARTER

LA FABULEUSE DÉCOUVERTE
DE LA TOMBE
DE
TOUTANKHAMON

Traduit de l'anglais par
MARTINE WIZNITZER

Libretto

Titre original :
The Tomb of Toutankhamon

© Pygmalion, 1990, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-500-4

Avec l'adhésion totale de mon collaborateur, M. Mace, je dédie ce récit de la découverte de la tombe de Toutankhamon à la mémoire de mon très estimé ami et collègue :

Lord Carnarvon,
mort à l'heure de son triomphe.

Sans sa générosité inlassable et ses constants encouragements, nos travaux n'auraient jamais pu être couronnés de succès. Son entendement de l'art ancien a rarement été égalé. L'histoire honorera éternellement les efforts qu'il a déployés pour enrichir nos connaissances de l'égyptologie. Quant à moi, je chéris à jamais sa mémoire.

H. C.

LE ROI ET LA REINE

Toutankhamon ! Le monde entier connaît à présent le nom de ce jeune pharaon. Pourtant, que savons-nous de lui ? Il était le gendre de ce souverain égyptien qui a fait couler tant d'encre et dont on a probablement surestimé l'importance, le roi hérétique Akhénaton. Mais, en ce qui concerne sa parenté directe, nous en sommes réduits aux hypothèses. Peut-être était-il de sang royal et avait-il ainsi certains droits au trône. Peut-être n'était-ce qu'un simple roturier. Cela importe peu puisque son mariage avec la fille d'un roi en faisait automatiquement, selon les lois de succession égyptienne, l'héritier présomptif du royaume d'Égypte. Position particulièrement délicate à cette époque de l'histoire du pays.

À l'extérieur, l'Empire, fondé au xv^e siècle avant notre ère par Thoutmosis III et préservé avec difficulté par les monarques successifs, s'était rétréci comme une peau de chagrin. À l'intérieur, le mécontentement grondait. Les prêtres de l'ancien culte, qui voyaient leurs dieux méprisés et leur propre existence compromise, n'attendaient que le moment propice pour rétablir leur autorité. L'armée, mortifiée d'être condamnée à l'inaction, était prête à se lancer dans n'importe quelle aventure. Le harem, qui regroupait les étrangères introduites en grand nombre à la cour depuis les guerres de conquête, était devenu un véritable ferment d'intrigues. Les commerçants et les marchands, devant le déclin du commerce

avec l'étranger et la restriction des débouchés sur le marché intérieur, étaient d'humeur morose. Le peuple, refusant le changement, s'affligeait de la perte de ses anciens dieux et attribuait le moindre de ses malheurs à l'intervention jalouse de ces divinités offensées. Il commençait lentement à sortir de sa stupeur pour se révolter ouvertement contre ce nouveau ciel et cette nouvelle terre qu'on lui avait imposés. Et, pendant ce temps-là, Akhénaton poursuivait son rêve à Tell el-Amarna.

Le problème de la succession au trône revêtait donc une importance capitale, et les intrigues allaient bon train. Comme il n'y avait pas d'héritier mâle, l'intérêt se concentrait sur un groupe de fillettes, dont l'aînée ne devait guère avoir plus de quinze ans à la mort de son père. Si jeune fût-elle, cette princesse, qui portait le nom de Méritaton, devait être mariée depuis quelque temps déjà, car, durant les deux dernières années du règne d'Akhénaton, nous trouvons son mari associé à la régence du royaume. Vaine tentative pour éviter la crise que même Akhénaton, ce rêveur invétéré, devait avoir pressentie. Méritaton ne goûta pas longtemps au pouvoir, son époux, Smenkhérê, étant mort peu après Akhénaton. Il est même possible, comme un certain nombre d'objets trouvés dans cette tombe l'attestent, qu'il soit mort avant lui, sans doute assassiné par une faction rivale. Quoi qu'il en fût, il disparut de la scène, et sa femme avec lui. La succession était ouverte.

La deuxième fille, Makétaton, était morte très jeune, sous le règne d'Akhénaton. La troisième, Ankhsenpaaton, avait épousé Toutankhaton – c'était son nom à ce moment-là –, le Toutankhamon que nous connaissons. Cette union avait-elle eu lieu du vivant d'Akhénaton ? Avait-elle été hâtivement conclue tout de suite après sa mort pour assurer la succession ? Nous ne le savons pas de façon certaine. Les jeunes souverains, en tout cas, étaient encore des enfants. Ankhsenpaaton, née dans la huitième année du règne de son père, ne pouvait

donc avoir plus de dix ans. Et nos dernières découvertes nous font penser que Toutankhamon n'était alors lui-même qu'un garçonnet. Toujours est-il que, durant les premières années du règne de ces deux enfants, le pouvoir dut être exercé par « une autorité compétente » et nous pouvons, sans trop nous tromper, mettre un nom sur ce personnage. Dans tous les pays du monde, en cas de succession douteuse ou fragile, il convient de prêter attention aux mouvements du dignitaire le plus puissant de la cour. En l'occurrence, c'était incontestablement Ay, le grand prêtre, qui cumulait toutes les fonctions importantes. Ay était un ami personnel d'Akhénaton, et sa femme, Ti, était la nourrice de la reine Néfertiti. Rien de ce qui se passait dans le palais ne leur échappait. Ay montera d'ailleurs sur le trône après la mort de Toutankhamon. La présence de son cartouche dans la chambre funéraire de la tombe nouvellement découverte nous apprend d'autre part que c'est lui qui a présidé aux cérémonies funéraires de Toutankhamon, même s'il n'a pas personnellement procédé à la construction de la sépulture. C'est un fait sans précédent dans la Vallée des Rois de trouver le nom du successeur sur les murs du monument funéraire d'un roi. Cela semble indiquer l'existence d'une relation spéciale entre les deux personnages et l'on peut avancer sans grand risque qu'Ay avait été en grande partie responsable du couronnement du jeune roi. Il est fort possible qu'il ait déjà convoité le trône à cette époque, mais que, ne se sentant pas assez sûr de lui, il ait préféré attendre et profiter des nombreuses occasions que lui procurait sa qualité de conseiller pour consolider sa position. Quand on sait qu'Ay fut lui-même supplanté par un autre grand dignitaire de la cour d'Akhénaton, le général Horemheb, alors qu'aucun des deux ne pouvait légitimement prétendre à la couronne, on peut admettre que cette courte période de l'histoire (de 1375 à 1350 avant J.-C.) fut particulièrement fertile en coups de théâtre.

Mais tenons-nous-en aux faits. Que savons-nous vraiment de ce Toutankhamon qui nous est aujourd'hui si étrangement familier ? Presque rien quand on y réfléchit. Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut rien affirmer avec certitude si ce n'est qu'il est mort et qu'il fut enterré ! De l'homme lui-même – s'il parvint jamais à l'état d'adulte – et de sa personnalité, nous ignorons tout. Quant aux événements qui se déroulèrent sous son court règne, les monuments ne nous en donnent qu'un aperçu succinct. Nous savons, par exemple, qu'à un moment de son règne il abandonna la capitale hérétique de son beau-père pour rétablir la cour à Thèbes. De même, il a commencé par vénérer Aton pour remettre en vigueur par la suite le culte d'Amon, puisqu'il prend le nom de Toutankhamon et qu'il procède à la restauration des temples consacrés aux anciens dieux thébains. Il y a, au musée du Caire, une stèle qui se dressait à l'origine dans l'un des temples de Karnak. Le jeune pharaon y parle de ces restaurations dans un style quelque peu grandiloquent. « J'ai trouvé, dit-il, les temples en ruine, les naos brisés et les cours envahies par les herbes. J'ai restauré les sanctuaires, j'ai reconstruit les temples et je les ai dotés de toutes sortes de trésors. J'ai fait dresser, pour honorer les dieux, des statues en or et en électrum, décorées de lapis-lazuli et de pierres fines¹. » Nous ignorons à quelle période exacte de son règne ce changement eut lieu, et s'il était dû à des sentiments personnels ou dicté par des raisons politiques. Nous savons en revanche, d'après les scènes ornant la tombe d'un de ses dignitaires, que certaines tribus vassales de Syrie et du Soudan lui apportèrent des offrandes, et plusieurs représentations nous le montrent en train de piétiner des adversaires

1. Cette stèle, dont nous avons traduit ici certains passages, fut usurpée par Horemheb, comme presque tous les monuments de Toutankhamon.

ou de les exterminer par centaines du haut de son char. Il ne faut pas en déduire qu'il a pris lui-même les armes. Il était en effet d'usage d'honorer les souverains égyptiens en leur attribuant les victoires de leurs généraux.

Voilà à peu près tout ce que les monuments nous disent sur la vie de Toutankhamon. Sa tombe, jusque-là, ne nous en a guère appris davantage. Nous procédons à un inventaire détaillé de ce qu'il possédait, mais nous en sommes toujours à nous demander qui il était et ce qu'il a fait. Rien ne nous indique encore la durée exacte de son règne. Nous savons qu'il a régné au moins six ans ; au-delà de ce chiffre, rien n'est certain. Espérons que les autres chambres de la sépulture seront plus explicites. Son corps, s'il repose toujours dans la chambre funéraire, nous apprendra à quel âge il mourut et nous fournira peut-être des indications quant aux circonstances de cette mort.

Un mot sur sa femme, Ankhsenpaaton, qui prit le nom d'Ankhsenamou après la restauration du culte thébain. Si, comme on le suppose, c'est grâce à elle que Toutankhamon hérita du trône, son importance est considérable. La preuve en est la fréquence avec laquelle son nom et son image sont évoqués sur le mobilier funéraire de son époux. Silhouette gracieuse – à moins que les artistes ne l'aient embellie –, elle est représentée, au côté du souverain, dans le plus pur style amarnien. Deux scènes sont particulièrement délicieuses. Dans l'une, qui orne le dossier du trône, elle semble mettre un onguent sur la collerette de son époux ; dans la seconde, elle est assise à ses pieds, au cours d'une partie de chasse, et lui tend une flèche d'une main tandis que, de l'autre, elle lui désigne un canard. Scènes charmantes, mais aussi pathétiques, quand on se rappelle qu'elle fut veuve à dix-sept ou dix-huit ans. Mais il faut préciser qu'il existe une suite à cette histoire, que nous content des tablettes trouvées il y a quelques années à Boğazköy et récemment

déchiffrées. Elles brossent de la reine Ankhsenamou un portrait plus précis.

C'était, semble-t-il, une femme de caractère. L'idée de se retirer en faveur d'une nouvelle reine ne lui souriait nullement, et aussitôt après la mort de son époux, elle prit ses dispositions. Elle avait deux mois pour mener à bien ses projets : c'est-à-dire le temps qui séparait la mort de Toutankhamon de la cérémonie funéraire. Il est peu probable, en effet, que le nouveau roi soit entré en fonction avant l'inhumation de l'ancien. Or, depuis deux ou trois générations, il y avait eu de nombreux mariages entre les maisons royales d'Égypte et d'Asie. L'une des sœurs d'Ankhsenamou était mariée dans une cour étrangère et nombre d'égyptologues pensent que sa propre mère était une princesse asiatique. Il n'est donc pas surprenant qu'elle se soit tournée vers l'étranger pour chercher de l'aide. C'est ainsi que nous la trouvons en train d'écrire au roi des Hittites la lettre suivante : « Mon mari est mort et l'on me dit que tes fils sont adultes. Envoie-moi l'un d'entre eux, j'en ferai mon époux et il régnera sur l'Égypte. »

Le calcul était bon. Il n'y avait pas de véritable héritier au trône d'Égypte, et l'arrivée rapide d'un prince hittite, soutenu par une petite armée, aurait sans doute résolu le problème. La promptitude cependant, était l'élément essentiel dans la réussite de ce projet, et la reine n'avait pas compté sur la réaction du roi hittite. Il n'était aucunement dans les intentions de ce dernier de se précipiter. Il ne pouvait être question de se lancer dans une telle aventure sans en délibérer. En outre, comment être certain que cette lettre n'était pas un piège ? Après avoir réuni ses conseillers, il décida d'envoyer un message en Égypte pour s'assurer de la véracité de l'histoire. « Où se trouve le fils du roi défunt, écrit-il dans sa réponse, visiblement ravi de sa ruse, et qu'est-il advenu de lui ? »

Il fallait alors deux bonnes semaines pour se rendre d'un pays à l'autre. On imagine l'émotion de la pauvre reine quand,

après un mois d'attente, elle reçut en réponse à sa requête non pas un prince et un mari, mais une missive futile et dilatoire. En désespoir de cause, elle répondit : « Pourquoi te tromperais-je ? Je n'ai pas de fils et mon mari est mort. Envoie-moi un de tes fils et je le ferai roi. » Le souverain hittite décida alors d'accéder à sa demande et lui envoya un de ses fils. Mais il était trop tard. Le document s'arrête là, laissant le champ libre à notre imagination...

Le prince hittite se rendit-il en Égypte ? Jusqu'où alla-t-il ? Ay, le nouveau pharaon, eut-il vent des desseins de la reine et prit-il des mesures pour qu'ils n'aboutissent pas ? Nous ne le saurons jamais. La reine disparaît de la scène à ce moment-là, et nous n'en entendrons plus jamais parler. Anecdote particulièrement fascinante, car, si le complot avait réussi, le grand Ramsès n'aurait jamais existé.

LA VALLÉE ET LA TOMBE

La Vallée des Rois... Comment ce seul nom ne ferait-il pas rêver! De toutes les merveilles de l'Égypte, il n'en est pas une qui frappe autant l'imagination. Ici, loin des bruits de la vie, dans cette vallée désertique, dominée par la « Cime » comme par une pyramide naturelle, gît une trentaine de rois, et, parmi eux, le plus grand que l'Égypte ait jamais connu. De ces trente rois, il n'en reste probablement que deux – Amenhotep II, dont on peut voir la momie dans son sarcophage, et Toutankhamon, intact dans son naos d'or. C'est là, quand les exigences de la science auront été satisfaites, que nous voudrions le laisser reposer.

Sur la Vallée elle-même, tout a été dit depuis ces derniers mois. J'aimerais, toutefois, consacrer quelques lignes à son histoire, car elle éclaire les particularités de notre découverte.

Quelque part au bout de la Vallée, à moitié dissimulée par des rochers, se trouve la tombe la moins ostentatoire qui soit. Le plus souvent négligée par les visiteurs, elle est pourtant d'un intérêt capital. D'abord, c'est la première tombe qu'on ait construite dans la Vallée. Mais elle illustre aussi l'application d'une nouvelle théorie dans la construction des hypogées royaux. Il était en effet essentiel pour les Égyptiens que la sépulture fût inviolable, et les premiers rois avaient fait ériger au-dessus de chacune d'elles de véritables montagnes de pierres. Il fallait aussi, pour le bien-être du mort,

que la tombe fût de nature à satisfaire le moindre de ses désirs. Pour un monarque oriental aimant le faste et le luxe, on peut imaginer ce que cela impliquait d'or et de trésors ! Mais la somptuosité même du monument causait sa perte, et il ne se passait guère de temps avant que d'habiles voleurs viennent troubler le repos de la momie royale. On chercha alors des expédients : l'entrée – l'endroit le plus exposé de la pyramide – fut bouchée avec des monolithes pesant plusieurs tonnes ; de faux passages furent creusés, des portes secrètes dessinées. On mit en œuvre tout ce que l'ingéniosité pouvait suggérer, tout ce que la richesse pouvait acheter. En vain. À force de patience et de persévérance, le pilleur de tombes parvenait toujours à déjouer les pièges qu'on lui tendait. En outre, le succès de ces artifices, donc la sécurité du monument, dépendait en grande partie de la bonne volonté du maçon qui exécutait le travail et de l'architecte qui dessinait les plans. Or, nous avons la preuve que, au moins dans les tombes privées, il arrivait souvent que le chef des ouvriers autorisât à dessein un accès pour les voleurs.

Les efforts réalisés pour assurer la garde du monument royal furent tout aussi inutiles. Chaque pharaon avait beau laisser à sa mort des sommes fabuleuses destinées à entretenir une multitude de gardiens et d'inspecteurs, au bout de quelque temps, ces mêmes inspecteurs, alléchés par le gain, n'hésitaient pas à participer au pillage du monument qu'ils étaient payés pour garder, pendant que l'argent laissé par le souverain défunt était indûment utilisé par ses successeurs à d'autres fins. Au début de la XVIII^e dynastie, il n'y avait pas une seule sépulture royale en Égypte qui n'eût été violée – ce qui posait un réel problème au monarque qui choisissait le site de sa dernière demeure.

Thoutmosis I^{er} se pencha longuement sur la question, et c'est à ses réflexions que nous devons cette petite tombe solitaire, au fond de la vallée. La discrétion, voilà quelle était la

meilleure solution ! Amenhotep I^{er}, son prédécesseur, avait déjà fait un pas dans cette voie, en choisissant de construire sa tombe à quelque distance de son temple funéraire, au sommet des contreforts de Dra Abou el-Naga. Mais Thoutmosis I^{er} alla beaucoup plus loin. C'était rompre avec la tradition, et il dut hésiter longtemps avant de prendre sa décision. Sa fierté aussi allait en souffrir, car le goût de l'ostentation était enraciné dans le cœur de chaque souverain égyptien et c'est surtout dans leur tombeau qu'ils avaient l'habitude de l'afficher. Et puis, le nouvel arrangement allait sans doute causer certains inconvénients à sa momie. Les premiers monuments funéraires possédaient toujours, dans leur voisinage immédiat, un temple où l'on célébrait les cérémonies aux différentes fêtes de l'année et où l'on déposait les offrandes quotidiennes. Mais pour que la tombe reste secrète, il fallait consentir certains sacrifices. Et Thoutmosis était bien décidé à échapper au sort de ses prédécesseurs.

La construction de ce tombeau clandestin fut confiée à Ineni, l'architecte en chef de Thoutmosis, qui nous explique, sur les murs de sa chapelle funéraire, qu'il a « supervisé les travaux de la tombe de Sa Majesté, seul, à l'abri de tous les regards, à l'abri de toutes les oreilles ». Mais il omet de parler des ouvriers. Il est bien évident qu'on ne pouvait laisser une centaine d'ouvriers en possession du secret le plus cher du roi vaquer librement à leurs occupations. Ineni a certainement trouvé un moyen efficace pour leur sceller la bouche. Le travail fut probablement effectué par des prisonniers de guerre, qui furent ensuite massacrés.

Malgré toutes ces précautions, le secret ne fut pas gardé très longtemps, car, à l'époque de sa découverte en 1899, il ne restait plus dans la tombe que le lourd sarcophage de pierre. Quant à la momie du roi, nous savons qu'elle fut d'abord transportée dans la tombe de sa fille, Hatchepsout, puis, avec les autres momies royales, à Deir el-Bahari. Thoutmosis

avait néanmoins lancé une nouvelle mode, et les monarques de cette dynastie, ainsi que ceux de la XIX^e et de la XX^e, se firent tous enterrer dans la Vallée.

Pourtant, les rois suivants semblent s'être résignés à l'inévitable, puisqu'ils renouèrent avec l'ancienne tradition des tombes fastueuses. Tous les tombeaux étant désormais situés au même endroit, peut-être ont-ils pensé qu'ils seraient mieux protégés par leurs successeurs, appelés eux aussi à être enterrés dans la nécropole. Si c'est le cas, ils se sont lourdement trompés. La preuve en est que la tombe de Toutankhamon, violée dix ou quinze ans après sa mort. Nous savons également, d'après des graffitis trouvés dans la tombe de Thoutmosis IV, que ce monarque dut lui aussi subir les outrages des pillards quelques années après sa mort. En effet, le roi Horemheb, dans la huitième année de son règne, donna des instructions à un haut dignitaire du nom de Maya pour « réensevelir le roi Thoutmosis IV dans la Précieuse Habitation ». Il fallait que les voleurs fussent bien hardis pour risquer l'aventure ; apparemment, ils étaient aussi pressés et, si l'on en croit certains détails, on peut penser que ceux qui opérèrent dans la tombe de Toutankhamon ont été pris sur le fait. S'il en a bien été ainsi, gageons que leur mort fut lente et ingénieuse.

Que de drames dans cette Vallée !

On peut imaginer les préparatifs fébriles des malfaiteurs, le rendez-vous secret sur les pentes escarpées, les gardes qu'on corrompt ou qu'on drogue, la plongée dans l'obscurité profonde, pour pénétrer à tâtons dans la chambre funéraire, la quête frénétique à la lumière d'une bougie, le retour à l'aube avec le fabuleux butin. Oui, on peut imaginer ces rapines, et l'on sent bien qu'elles étaient inévitables. En entourant sa momie du faste qu'il croyait indispensable à sa dignité, le pharaon contribuait lui-même à sa propre destruction. La tentation était trop forte. Des trésors, dont la richesse surpassait l'imagination, étaient là, à la portée de celui qui

trouverait les moyens de s'en emparer. Tôt ou tard, la ténacité des brigands l'emportait.

Durant quelques générations, cependant, sous les puissants rois de la XVIII^e et XIX^e dynastie, les tombes de la Vallée furent à peu près respectées, le pillage sur une grande échelle étant impossible sans la complicité des fonctionnaires préposés. Mais à la XX^e dynastie, il en fut tout autrement. L'autorité royale était chancelante, les hauts dignitaires corrompus, les gardiens enclins à la vénalité et au laxisme, et il semble bien qu'on se livrait régulièrement à de véritables orgies de pillage. Des papyrus datant du règne de Ramsès IX nous renseignent sur les enquêtes menées à l'époque et sur les procès engagés contre les criminels. Ces documents sont extraordinairement significatifs. Outre les informations précieuses qu'ils nous donnent sur les tombes, ils nous fournissent un élément dont les documents égyptiens sont, en général, dépourvus : un climat humain, qui nous permet de pénétrer dans la mentalité d'un groupe de dignitaires thébains vivant trois mille ans plus tôt.

L'histoire comporte trois personnages principaux : Khamouset, le vizir ou gouverneur du district, Paser, le maire de la rive droite, et Paour, le maire de la rive gauche et gardien de la nécropole. Ces deux derniers étaient apparemment en mauvais termes, chacun étant jalouxé de l'autre. Paser ne fut donc pas mécontent d'apprendre qu'on pillait sans vergogne les tombes sur la rive gauche. Enfin une occasion de mettre son rival dans l'embarras ! Il se dépêcha de rapporter l'affaire au vizir en lui donnant le nombre exact de tombes violées : dix tombes royales, quatre tombes de prêtresses d'Amon et une longue liste de tombes privées.

Le jour suivant, Khamouset envoya plusieurs enquêteurs de l'autre côté du fleuve pour vérifier ces accusations. Ils constatèrent que, sur les dix tombes royales, une avait effectivement été violée et que l'on pouvait relever des tentatives

d'effraction sur deux autres tombeaux. Sur les quatre tombes des prêtresses d'Amon, deux avaient été pillées, mais les deux autres étaient intactes. Quant aux tombes privées, elles avaient toutes été ouvertes. Paour en profita pour clamer qu'on voulait sa perte, opinion apparemment partagée par le vizir. On admit tranquillement le pillage des tombes privées. C'était sans importance. L'accusation parlait de dix tombes royales, et de quatre tombes de prêtresses ; or, les enquêteurs l'avaient constaté, il ne s'agissait en tout et pour tout que d'une seule tombe royale et de deux tombes de prêtresses. Il était clair que cette affaire n'était qu'un tissu de mensonges ! Et Paour fut acquitté suivant le principe qu'il était impossible de condamner un homme pour un seul méfait quand on l'accusait d'en avoir commis dix...

Pour célébrer son triomphe, Paour rassembla « inspecteurs, administrateurs de la nécropole, ouvriers, soldats et paysans » et les envoya défiler triomphalement sur la rive droite, avec la consigne de se faire entendre avec force en passant devant la maison de Paser. Ce dernier fit d'abord preuve de patience, puis, n'y tenant plus, il prit à partie l'un des officiels de la rive gauche, déclarant qu'il allait porter l'affaire devant le roi lui-même. Fatale erreur, que son rival s'empressa d'exploiter ! Dans une lettre au vizir, il accusa l'infortuné Paser d'une part de remettre en cause la bonne foi d'une commission nommée par son supérieur direct, d'autre part de passer par-dessus la tête de ce même supérieur pour en référer directement au roi ; procédé contraire à tous les usages, insistait le vertueux Paour... Ce fut la fin de Paser. Le vizir, offensé, convoqua un tribunal qui le condamna pour faux témoignage.

Voilà l'histoire. On peut en trouver les détails dans l'œuvre de Breasted, *Ancient Records of Egypt*. Il est bien évident que le vizir et le maire Paour étaient impliqués dans l'affaire. Leur enquête était une imposture, car un an ou deux après le procès, les dossiers concernant le pillage des tombes conti-

nuèrent de s'accumuler dans les archives du tribunal. Et dans l'un d'eux se trouve mentionnée une tombe figurant sur la liste fournie par Paser.

Les pillards étaient apparemment au nombre de huit. Cinq d'entre eux furent formellement identifiés : le tailleur de pierre Hapi, l'artisan Iramon, le paysan Amenemheb, le porteur d'eau Kemouset et l'esclave noir Ehenefer. Ce sont eux qui furent, finalement, condamnés pour avoir violé la tombe royale citée dans l'enquête du vizir. Le récit de leur procès est parvenu jusqu'à nous. Les prisonniers, après avoir été frappés, selon la coutume, «avec une corde double sur les pieds et les mains», confessèrent leur crime. Dans le texte que nous possédons, les premières phrases de la confession sont incomplètes, mais on peut supposer qu'elles expliquent le procédé utilisé par les coupables pour creuser un tunnel jusqu'à la chambre funéraire. Le texte ajoute :

Nous avons ouvert les cercueils et les sarcophages, et nous avons trouvé l'auguste momie du roi... Il portait de nombreuses amulettes et ornements d'or autour du cou ; un masque d'or recouvrait son visage... Les sarcophages étaient d'or et d'argent, incrustés de pierres fines. Nous avons enlevé l'or que nous avons trouvé sur ce dieu, les amulettes et ornements de son cou et le sarcophage où il gisait. À côté du roi se trouvait son épouse ; nous avons également pris tout ce que nous avons pu trouver sur elle. Puis, nous avons brûlé les sarcophages, et avons dérobé le mobilier déposé à côté d'eux, des vases d'or, d'argent et de bronze. Le butin fut divisé en huit parts ¹.

Malgré ce procès et d'autres du même type, les choses continuèrent d'aller de mal en pis dans la Vallée. Toujours

1. Breasted, *Ancient Records of Egypt*, vol. IV, paragr. 538.

d'après les dossiers du tribunal, les tombes d'Amenhotep III, de Séthi I^{er} et de Ramsès II furent violées tour à tour et, à la dynastie suivante, il semble qu'on ait tout simplement renoncé à protéger les tombes. En désespoir de cause, les momies royales furent alors transportées de sépulture en sépulture. Ramsès III, par exemple, fut réenseveli trois fois au moins et les momies d'Ahmos, d'Amenhotep I^{er}, de Thoutmosis II et de Ramsès-le-Grand lui-même furent conservées en un lieu tenu secret. Dans le cas de Ramsès, le texte dit : « L'an 17, troisième mois de l'hiver, 6^e jour, le roi Ousermaât-rê-Setepenrê (Ramsès II) a été enterré à nouveau dans la tombe d'Osiris, le roi Menmareseti (I) ; fait par le grand prêtre d'Amon, Païnesem. »

Un règne ou deux plus tard, on transféra Séthi I^{er} et Ramsès II de ce sanctuaire dans la tombe de la reine Inhâpi. À la même époque, nous trouvons une référence à la tombe que nous avons utilisée cette année comme laboratoire : « Jour où l'on sortit le roi Menpehtirê (Ramsès I^{er}) de la tombe du roi Menmareseti (II), pour le mettre dans la tombe d'Inhâpi, qui se trouve dans la Grande Place, où repose le roi Amenhotep. »

Ce sont donc treize momies royales qui furent ensevelies, à un moment ou à un autre, dans la tombe d'Amenhotep II, où elles finirent par demeurer. Les autres rois furent retirés de leurs différentes cachettes et placés dans une tombe bien dissimulée, creusée dans les collines de Deir el-Bahari. Ce fut leur dernier transfert, car on oublia l'endroit exact du tombeau. Pendant près de trois mille ans, les momies allaient enfin reposer en paix.

Au cours de cette période troublée, pendant les XX^e et XXI^e dynasties, il n'est pas question de Toutankhamon ni de sa tombe. Elle n'avait pourtant pas échappé aux voleurs, puisque, nous l'avons vu, elle avait été violée quelques années après sa mort. Mais elle n'avait pas été soumise au pillage éhonté de la période suivante. Comme elle était située dans

une partie basse de la vallée, il se peut qu'un violent orage en ait complètement masqué l'entrée. Ou encore qu'elle ait été protégée par des cabanes construites pour abriter les ouvriers employés à creuser plus tard la tombe d'un autre roi.

Avec la disparition des momies prend fin l'histoire de la Vallée, telle que nous la connaissons grâce aux sources égyptiennes antiques. Cinq cents ans s'étaient écoulés depuis que Thoutmosis I^{er} avait construit sa modeste tombe. Il nous faut maintenant imaginer une vallée désertée, hantée par les esprits, livrée aux renards, aux hiboux et aux chauves-souris. Pourtant, désolée comme elle l'était, la Vallée n'avait pas perdu tout romantisme. Elle restait toujours la Vallée sacrée des Rois, et des foules de sentimentaux et de curieux venaient la visiter. Quelques tombes furent même réutilisées à l'époque d'Osorkon I^{er} (environ 900 avant J.-C.) pour enterrer des prêtresses.

De nombreux auteurs classiques font référence aux tombeaux royaux creusés dans la pierre. Et les gribouillages de noms sur les murs témoignent que certaines tombes étaient accessibles aux visiteurs de l'époque. Ainsi, un certain Philetairos, fils d'Ammonios, dont le nom apparaît à plusieurs endroits sur les murs de la tombe dans laquelle nous avons organisé l'un de nos repas, m'a beaucoup intrigué. Mais je ne voudrais pas que le lecteur en déduise que j'approuve l'action de tous ceux qui, comme ce « John Smith, 1878 », éprouvent le besoin de laisser une trace de leur passage...

Une dernière image, avant que le brouillard du Moyen Âge ne s'abatte sur la Vallée pour la dérober à nos yeux. Il y a, dans l'atmosphère de ce pays, un je-ne-sais-quoi qui invite à la solitude, et c'est probablement une des raisons pour lesquelles, après la conversion de l'Égypte au christianisme, tant d'habitants se sont tournés vers la vie ascétique. Le pays lui-même, avec son climat toujours égal, son étroite bande de terre cultivable, ses collines désertiques, criblées

de cavernes naturelles et artificielles, s'y prête particulièrement. On y trouve facilement abri, à distance raisonnable du monde extérieur. C'est pourquoi aux premiers siècles de l'ère chrétienne, ils furent sans doute des milliers à choisir de mener une vie contemplative. Partout, dans les sépultures taillées dans le roc, nous retrouvons leurs traces. Entre le II^e et le IV^e siècle après J.-C., une colonie d'anachorètes prit possession de la Vallée, transformant les tombes en cellules, et l'une d'elles en église.

Telle est donc notre dernière vision de la Vallée des temps immémoriaux. Étrange spectacle ! La pauvreté et l'humilité ont remplacé la munificence et la pompe royales. La « Précieuse Habitation » des pharaons est devenue cellule d'ermite.

LA VALLÉE À L'ÉPOQUE MODERNE

Pour décrire la Vallée à l'époque moderne, j'aimerais reprendre les pages de Richard Pococke, un voyageur anglais qui publia en 1743 *A Description of the East*, en plusieurs volumes. Son récit est extrêmement intéressant et, compte tenu de la rapidité de sa visite, remarquablement précis. Voici sa description de l'approche de la Vallée :

Le Cheik me fournit des chevaux et nous nous mîmes en route pour Biban el-Moulouk. Après avoir parcouru un bon kilomètre vers le nord, nous pénétrâmes dans une sorte de rue, bordée de murs rocailleux de trois mètres de haut dans lesquels étaient creusées des grottes, certaines supportées par des colonnes. Comme il n'y a pas le moindre signe d'habitation dans la plaine, je pensais que ces cavernes devaient, dans les temps anciens, servir de maisons, abritant mieux que la tente du vent et du froid de la nuit. La pierre est granuleuse et les portes sont taillées très régulièrement¹. Tournant alors vers le nord-ouest, nous nous engageâmes dans une vallée très étroite. Nous continuâmes vers le sud, puis le nord-ouest, pendant deux ou trois kilomètres à travers

1. Ces tombes du Moyen Empire ont effectivement l'apparence de maisons.

les montagnes... La vallée s'élargit, à la manière d'un amphithéâtre, et nous empruntâmes une sorte d'escalier taillé dans le roc, d'environ trois mètres de haut ; il est probable que l'ancien passage partait du temple de Memnon et passait sous les collines. C'est en tout cas par ce passage que nous arrivâmes à Biban el-Moulouk ou Bab el-Moulouk, c'est-à-dire « les portes » ou « la cour des Rois », l'endroit où reposent les rois de Thèbes¹.

L'existence d'un passage secret à travers les collines jusqu'à Deir el-Bahari fait, aujourd'hui encore, rêver les autochtones et il est même des archéologues pour souscrire à cette thèse. Aucun fait probant n'est pourtant venu étayer cette hypothèse, jusqu'à présent, personne n'a pu en apporter la moindre preuve.

Pococke entreprend alors de décrire les tombes qu'il a pu visiter. Il en mentionne quatorze en tout et donne le plan de cinq d'entre elles – celles de Ramsès IV, de Ramsès VI, de Ramsès XII, de Séthi II et de la tombe commencée par Taouseret et terminée par Setnekht. Pour celles de Mérenptah, de Ramsès III, d'Amenmosis et de Ramsès XI, il n'indique que le plan des galeries extérieures et des antichambres, les chambres funéraires lui étant apparemment restées inaccessibles. Des cinq autres, il affirme qu'elles sont « bouchées² ». Il semble bien que Pococke n'ait pu consacrer d'après ces écrits à cette visite tout le temps qu'il aurait souhaité. La Vallée n'était pas sûre, les pieux ermites dont nous parlions dans le chapitre précédent ayant fait place à des hordes de bandits qui trouvaient refuge dans les collines de Gournah et terrorisaient toute la région. « Le Cheik avait également

1. Pococke, *A Description of the East*, vol. 1, p. 97.

2. D'après les graffitis, ces mêmes tombes étaient ouvertes à l'époque classique. Les auteurs grecs les appellent « syringes », à cause de leur forme de tuyau.

hâte de partir, remarque-t-il, craignant, j'imagine, que nous n'attirions l'attention si nous restions trop longtemps.»

Ces brigands thébains étaient redoutés et les voyageurs du XVIII^e siècle les évoquent souvent dans leurs récits. Norden, qui visita Thèbes en 1737 sans jamais aller plus loin que le Ramesseum (apparemment, il fallait s'estimer heureux de pouvoir aller jusque-là), en parle ainsi :

Ces individus occupent à présent les grottes qu'on peut voir en grand nombre dans les montagnes avoisinantes. Ils n'obéissent à personne ; leurs repaires sont si élevés qu'ils peuvent apercevoir de très loin leurs éventuels assaillants. Quand ils se sentent assez forts, ils descendent dans la plaine pour rançonner les paysans : sinon, ils restent à l'abri des grottes ou se retirent encore plus profondément dans les montagnes où l'on n'a guère envie de les suivre¹.

Bruce, qui se trouvait dans la Vallée en 1769, et qui eut également à souffrir de l'agressivité de ces bandits, rapporte une tentative, plus énergique que fructueuse, de l'un des gouverneurs de la région, pour mettre fin à leurs activités :

Un certain nombre de voleurs, qui ressemblent beaucoup à nos bohémiens, vivent dans des grottes au-dessus de Thèbes. Ce sont des hors-la-loi, punis de mort quand on parvient à leur mettre la main au collet. Osman Bey, un ancien gouverneur de Girge, las des désordres commis par ces bandes, donna l'ordre de rassembler du bois en grande quantité et, avec ses soldats, monta jusqu'à leurs retraites. Il ordonna alors de boucher l'entrée de

1. Norden, *Travel in Egypt and Nubia*, traduit par le Dr Peter Templeman, Londres, 1757.

toutes les grottes avec des fagots et d'y mettre le feu. La plupart d'entre eux périrent. Mais les survivants se sont multipliés sans changer leurs manières¹.

C'est au cours de cette visite que Bruce se mit en devoir de recopier les harpistes dans la tombe de Ramsès III. Mais ses travaux furent brutalement interrompus. Comprenant qu'il avait l'intention de passer la nuit dans la tombe pour poursuivre ses recherches le lendemain matin, ses guides furent saisis de terreur. «Avec de grands cris et des signes de mécontentement, ils jetèrent leurs torches et entreprirent de sortir de la grotte, en nous laissant, moi et mes gens, dans le noir. Et tout en s'éloignant, ils ne cessaient d'évoquer les événements tragiques qui n'allaient pas manquer de se produire après leur départ.» Bruce devait bientôt découvrir à ses dépens que cette terreur était fondée. Tandis qu'il chevauchait dans la Vallée, il fut attaqué à la nuit tombante par des bandits qui lui jetèrent des pierres du haut de la falaise. Grâce à son fusil et au mousqueton de son serviteur, il réussit à les mettre en fuite, mais arrivé à son bateau il jugea plus prudent de lever l'ancre sans tarder et de ne pas essayer de répéter l'opération.

Même le nom magique de Napoléon ne parvint pas à briser l'arrogance de ces bandits. Les membres de la commission scientifique qui visitèrent Thèbes dans les derniers jours du siècle furent molestés et essayèrent même des coups de feu. Ils parvinrent néanmoins à procéder à un examen complet de toutes les tombes alors ouvertes et à se livrer à quelques fouilles.

Faisons un saut jusqu'en 1815. Nous rencontrons là un des hommes les plus remarquables de l'histoire de l'égyptologie. Dans les premières années du siècle, un jeune géant italien,

1. Bruce, *Travels to Discover the Source of the Nile*, vol. 1, p. 125.